

La culture de la confusion

Réjean Beaudoin

Volume 29, numéro 6 (174), décembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1987). La culture de la confusion. *Liberté*, 29(6), 107–113.

RÉJEAN BEAUDOIN

La culture de la confusion

1. Claude
Beausoleil,
Extase et
Déchirure,
essai, *Les Écrits
des Forges et La
Table Rase*,
1987, p. 27.

*Je vois une torsion faite de l'un et du tout.*¹

Je vis la prolifération des produits culturels dans le désordre. Ma réaction ordinaire à la pluralité bavarde est le désarroi silencieux. Je soupçonne parfois cette diversité apparente de voiler mon propre aveuglement. La cacophonie des différences me protège contre la tentation hiérarchique qui est devenue le péché mortel de l'âme moderne. Je me trompe de consentir tacitement à l'image construite d'un univers éclaté. Derrière cet effet de marché se cachent des instances précises, pas tellement nombreuses d'ailleurs, et toujours associées. C'est leur concertation qui produit justement du variable à l'infini, là où je m'entête à attendre encore de l'unique et du différencié. Il y a en réalité convergence des fauteurs de bruit ligüés contre l'émergence de voix discernables. Ce système est tout à l'opposé de ce qu'il donne à entendre: loin d'être vraiment diversifiée dans sa texture, la production discursive est déterminée par la reproduction symbolique d'un monde d'objets juxtaposés. Mon sentiment de saturation s'explique, mais la cause n'en est pas ce qui le provoque extérieurement: l'ennui qui me prend ne vient pas de l'éventail élargi des formes proposées à ma lecture, mais bien de l'uniformité prescrite à l'orientation culturelle de mon usage de la

2. *La ponctuation disparaît partiellement du texte de Claude Beausoleil. Ce n'est pas seulement par travail d'écriture. La ponctuation signale la fracture de l'indistinction première de l'univers et du langage. La modernité rêve au futur de ce mythe des origines.*

«nouveau»². La répétition et le déplacement du «jamais vu» me sont adressés constamment comme des signes de réalité, comme des promesses d'actualité et comme des indices de changement. Or le(s) discours qui les porte(nt) me semble(nt) représenter globalement une attitude aussi lyrique et mystifiante que possible. Le moderne distille l'assoupissement à la manière d'un pouvoir hypnotique. Il s'emploie à effacer la frontière tracée (dans le système typographique² de la langue écrite) entre les choses et les mots, entre le monde et les signes, entre le réel et la pensée. La pâte du langage serait pétrie, à l'en croire, à même la trame planétaire des mégapoles actuelles. Le culte du langage et de ses structures culmine ici dans l'attribution d'une autonomie sémiologique au tissu urbain du monde contemporain. La vie accélérée sous l'impact conjugué des médias et des mythologies du texte serait ainsi promue au titre de système poétique. Le travail d'écriture ou le jeu de la fiction n'auraient plus qu'à «multiplier les versions de l'imaginable» dont le code décelé serait contenu dans le corps des mots ou dans la matière urbanisée. L'univers se penserait de lui-même comme la plus poétique des utopies réalisées. Ce romantisme exhumé et paré d'un lamentable vernis de sciences humaines représente le masque ultime de la séduction religieuse. Il affirme tout sans nuances. Il réconcilie l'universel et le singulier. Il se fait, pour mieux dire, une éthique de la confusion et une esthétique de l'indifférencié. Il consacre la boursoflure sous le couvert de l'art et il pratique l'occultation du sens critique en guise de lucidité. En tant que succédané métaphysique qui s'ignore, ce syncrétisme est un piètre produit. La critique fictionnelle que Claude Beausoleil se propose de fonder modestement dans ces pages est un scrapbook métapoétique.

Toute écriture doit quelque chose à tout. (p. 80)

Dans les pages d'*Extase et Déchirure*, le texte, le corps et le mot «se confondent dans une ténébreuse et profonde unité». L'écriture est conçue comme un opérateur magique de transsubstantiation universelle: elle est le sujet de tous les textes, et la biographie de tout écrivain gît dans la syntaxe imaginable de ses possibles. Dans un long texte qui se penche sur les revues littéraires québécoises («Lire pour lire»), Claude Beausoleil se croit tenu à cette politesse adressée à *Liberté*: «... la plus ancienne des revues culturelles québécoises et celle qui certainement a le plus mal fait son travail de création et d'information au sujet des tendances actuelles de la poésie. Un humour collégien mêlé de mépris et d'inconscience, tout un programme qui n'intéresse personne passionné par la recherche.» (p. 63) Le refus de confondre la poésie avec les lieux où «ça parle le plus», là où «ça change et permute à même la mouvance du langage», ne devrait pas discréditer une revue aussi indiscutablement que le pense l'auteur. Quant à l'humour collégien, un peu de sa présence ne nuirait pas toujours au sérieux de ces chapelles où l'esprit tombe de la hauteur des buildings.

*

La nature et la culture s'opposent dans toute réalité sociopolitique, comme la différence et la norme, comme l'écart et la règle, comme le faible et le puissant. Cette polarité binaire n'exclut pas de subtiles gradations intermédiaires, mais qui sont toujours établies dans un sens unilatéral: c'est-à-dire en partant de l'une des deux extrémités qui se place ainsi en position centrale pour imposer son pouvoir de définition à l'ensemble de l'espace structuré. Ce modèle géomorphique s'applique, dans *L'Amour de la carte postale* de Madeleine Ouellette-Michalska³, à trois sujets

3. Montréal, Québec/Amérique, 1987, 260 pages.

spécifiquement étudiés dans son livre: la littérature québécoise dans l'univers francophone; la langue écrite au Québec par rapport au français dit universel; enfin, les marques de la différence sexuelle dans la langue française. Ces trois questions nourrissent la réflexion de l'auteure qui dénonce par son analyse une situation aux ramifications si étendues qu'elle embrasse à la limite toute la réalité anthropologique.

Un certain nombre de proposition «centrales» servent de postulat à l'entreprise critique: tout pouvoir s'appuie sur un système de représentations qui «contrôle des mots, des biens, des femmes» (p. 64); «Une langue, c'est un dialecte qui a réussi» (p. 78); «l'universel est le propre des aires culturelles dominantes» (p. 116). Et aussi:

Il n'y a de petites et de grandes cultures que par rapport à des notions quantitatives d'argent, de pouvoir, d'efficacité technique applicables aux agents et aux moyens de production du livre.
(p. 117)

Chacun de ces énoncés n'a rien de neuf en lui-même et tendrait plutôt à se situer au centre des discours critiques sur la culture contemporaine, plutôt que dans cette périphérie où seraient normalement exilées toutes les différences, selon les termes de la thèse avancée. Le rendement critique en est miné d'avance dans la mesure où leur articulation théorique appartient déjà à des positions de domination virtuelle. D'où évidemment un certain malaise du lecteur qui se voit invité à comprendre les tribulations malheureuses des consciences marginales à travers les arguments convaincants d'une démarche dont il est dit en même temps qu'elle ne sait fonctionner qu'à l'encontre de celles-ci. Madeleine Ouellette-Michalska écrit admirablement dans la langue de l'universel qu'il faut de toute urgence sauver la parole des minorités. Et c'est

cette contradiction qui sert le plus efficacement la démonstration qu'elle travaille à faire: l'énoncé de la différence ne s'entend que dans la langue de l'autre, c'est-à-dire dans le procédé de sa récupération. Cette logique circonvient ses propres effets probants. Elle voit une injustice réparable dans un fait aussi incontournable que l'humaine institution du pouvoir dont elle décrit les secrets rouages jugés d'une cruauté machiavélique. Arrivée au terme de sa description très exacte, elle décide que l'objet de ses haines mérite d'être aboli.

Ce livre ne parle pas vraiment de l'impérialisme culturel, ni de la différence (comme il l'annonçait en sous-titre), mais d'une utopie séduisante qui supprimerait un beau jour les rapports de force et les conflits de pouvoir, pour leur substituer un généreux idéal d'harmonie contenu dans le concept de convergence: changer le rationnel pour le fusionnel et renoncer à la violence sélective au profit de la tolérance des pluralités. Telle est la grâce qui nous est souhaitée par la conclusion du livre:

Et de cette tentative visant à réconcilier le dedans et le dehors, l'abstrait et le concret, le transcendant et l'immédiat, le proche et le lointain, pourrait naître la volonté de renoncer à l'absolutisme des cultures et à la tentation de se rendre propriétaire de la pensée et du langage. (p. 255)

Je suis renversé par la négation édifiante d'une telle dépense d'esprit critique. Des pages de l'essai qui me proposait un certain espace intellectuel, je tombe tout à coup en plein manuel de piété. Mais comment s'opposer à la vertu? Qui sait si je ne donnerai pas suite un jour au modeste projet de rédiger ma petite défense de l'absolutisme?

Le principe de cette analyse se donne pour objet l'extension maximale de l'instinct territorial au

domaine des productions culturelles: tout contenu d'expression dans l'ordre des discours sociaux s'inscrit sur la carte déjà tracée des grands empires symboliques. Il n'existe pas de zone libre dans l'espace mental de l'humanité historique. Le plan fixe des systèmes dominants exclut absolument l'aventure des grandes découvertes. Les continents écartés sont redessinés d'autorité dans les anfractuosités du royaume universel. Toute différence y fait figure de province annexée au territoire souverain de la pensée totalisante. Telle serait la mystification gigantesque sur laquelle reposerait la marginalisation nécessaire des majorités périphériques par les minorités centralisatrices. Madeleine Ouellette-Michalska pousse le gros moteur de son petit modèle à fond de régime. Il s'emballe. Il risque de chauffer. Ou de quitter la route. Il ne résisterait peut-être pas à la froide épreuve d'une conduite moins dangereuse. Je vois les choses d'un autre œil au train poussif de mon pauvre tacot.

Le Québec, sa langue et sa littérature ne me semblent pas aussi décisivement réduits à la joliesse de la carte postale où les macrocultures universelles les auraient déjà enfermés. Ni définitivement gagnée, ni même mal engagée, la partie vaut d'être jouée avant d'être déclarée perdue. Quant à la grande différence féminine, elle porte plutôt bien son effrayante condition oppressive, soit dit sans préjudice à mon penchant suspect pour le pittoresque en ces matières: c'est évidemment une image d'épinal que de voir le féminisme contemporain comme un discours dominant! J'avoue donc piteusement mon faible pour l'exotisme navrant de cette couleur locale, puisqu'il faut que la femme soit un centre exilé de son cercle...

Le fusionnel de Madeleine Ouellette-Michalska et l'extase déchirée de Claude Beausoleil, ça frôle dangereusement l'overdose, qui reste une sortie honorable pour un organisme normalement exorbité. La culture, telle que je la comprends, vit plutôt d'oppositions rigoureuses que de confusion ramollie. À m'en tenir aux deux témoins que je viens de lire, la nôtre aurait de quoi m'inquiéter.